
DOI:<https://doi.org/10.53555/eijhss.v6i1.101>

FACTEURS ET IMPACTS DE LA MIGRATION DANS LES VILLAGES DE BOUROFAYE DIOLA, TRANQUILLE, TOUBACOUTA, BOUCOTTE MANCAGNE ET BOUROFAYE BAÏNOUK, DE 1890 À 2017.

Aliou Sene^{1*}

**¹Laboratoire: Groupe de Recherche sur l'Exclusion ET la Marginalité Sociale (GERMES) l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar-Sénégal.*

**Corresponding Author:-*

Résumé:-

Par leur position stratégique (entre Ziguinchor et la frontière Bissau guinéenne), mais aussi grâce à leur zone d'ouverture (traversée par la route nationale 4) et de refuge (existence de forêts et de cours d'eau), les villages de Boucotte mancagne, Toubacouta, Bourofaye Bainouk et Tranquille ont toujours été une zone de carrefour, d'intenses mobilités et de brassages de populations. Grâce aux forêts denses de Djibélore ET de Bayotte, ET à la souplesse de l'organisation sociale, ces villages ont demeuré UN espace attractif. CET article décrit les déplacements des populations consécutives à la création des villages de l'agglomération de Bourofaye. L'auteur analyse dans cette étude les migrations Durant l'époque coloniale, les déplacements saisonniers, les "navétanes", l'exode rural massif des années 1970, consécutifs aux grandes sécheresses, des mouvements liés à la guerre de libération de la Guinée Bissau ET au conflit casamançais. IL offre donc UN CAS d'étude original qui permet d'appréhender les relations entre les mouvements de populations et les échanges culturels. Ainsi, cette étude, nous permettra d'appréhender la corrélation qui existe entre migrations, brassages culturels ET transformations sociales.

Mots clés:- *Impacts, migrations, brassages culturels, populations, échanges*

INTRODUCTION:

Les premiers habitants des villages de Tranquille, Boucotte Mancagne, de Bourofaye Diola, de Toubacouta, et Bourofaye Baïnouk étaient motivés par la recherche d'endroits propices pour faire de la chasse et pratiquer l'agriculture. Par la suite, ces villages ont connu trois phases d'évolution. Il s'agit de la phase de l'installation, de celle de l'accroissement démographique et de celle des brassages culturels avec l'arrivée de nouveaux groupes. Dans le premier cas, dès que les nouveaux terrains sont trouvés, le groupe était averti et prenait la direction indiquée.

Ainsi, les rapports se tissent et s'expriment entre les villageois et leur terroir. Et dès la fin du XIX^e siècle, le peuplement de l'agglomération de Bourofaye s'est constitué par vagues d'immigrations successives, qui ont joué un rôle important dans les brassages culturels et la transformation sociale de ces villages. Les unes sont originaires de Guinée-Bissau (Mancagne et Manjak surtout), venues pour trouver du travail, ou pour fuir une oppression. Les autres viennent du reste du Sénégal: dès le début de l'installation française dans la région des vagues successives d'immigrants originaires du Djolof, du Sine Saloum, du Fouta Toro et du Baol se sont installées, formant une partie des fonctionnaires et des commerçants. Ces villages ont donc connu la colonisation européenne, portugaise d'abord, française ensuite (vecteur du christianisme), venue par la côte atlantique ; la poussée manding, venue de l'est, plus récente, qui a islamisé et «mandinguisé» une partie de la population.

Avec l'évolution de ces villages, après l'indépendance, nous avons noté l'existence de nouveaux facteurs stimulant les migrations actuelles. Parmi celles-ci, nous avons le conflit casamançais (avec le déplacement des populations), le désenclavement de la zone (depuis la construction de la route nationale 4), la connexion économique avec d'autres villes et le phénomène moderne de l'éducation: des enfants qui sont obligés de quitter leurs villages pour aller continuer leurs études en ville. Et avec les mouvements de populations, on a vu aussi, se matérialiser dans cette agglomération, des échanges d'idées, d'expériences, des savoir-faire et des influences réciproques. Les nouveaux groupes qui arrivent dans ces villages, s'y installent sans trop de difficultés. Ceci grâce à la souplesse de l'organisation sociale des autochtones: Diola et Baïnouk.

L'éducation et l'émigration des jeunes garçons et filles vers les villes, de nouveaux clivages apparaissent dans les villages à cause des habitudes urbaines. L'autorité des parents ou anciens sur les jeunes baisse. Ces derniers deviennent de plus en plus libres, indépendants financièrement et sont un peu influents. Et ils ont tendance à délaisser certaines pratiques coutumières et à désertier les rizières qui sont au cœur de l'existence de leurs villages. Ce qui est compréhensible si l'on sait qu'avec la modernité (les interactions ou interpénétrations, la circulation des informations, les modes de vie qui dépendent aujourd'hui de beaucoup de la réussite sociale) entraîne des contacts, et des mobilités humaines au point qu'aucun village ou groupe ethnique ne peut vivre indépendant des autres.

Cependant, il importe de signaler que les changements culturels, n'entraînent pas la fin de la réciprocité culturelle, ni la fin des pratiques culturelles. Celles-ci sont conservées, protégées et perpétuées toujours grâce aux sages.

Quelles sont les mutations qu'on peut observer dans l'exploitation agricole? Y a-t-il un manque de main-d'œuvre? Quel rapport cela pourrait avoir avec la migration? Les jeunes qui partent changent-ils de comportement? Quelles répercussions cela pourrait avoir dans les échanges hommes-femmes au niveau de ces villages?

Voilà donc autant de questions que nous nous efforcerons d'analyser de façon approfondie pour voir réellement si la migration a un impact sur ces villages. Cela permettra de rester coller avec nos motivations de départ : ne pas se limiter simplement aux causes et conséquences ; mais ressorte les liens, les influences et les interactions.

1. Les facteurs stimulant la migration dans l'agglomération de Bourofaye

1.1. Les causes historiques de la migration dans l'agglomération de Bourofaye

La mobilité des habitants de Boucotte Mancagne, Toubacouta, Bourofaye Diola, Tranquille et Bourofaye Baïnouk a toujours été considérable¹. Leurs populations sont en grande majorité d'immigrants, aussi bien originaires de l'étranger (Guinée Bissau, Guinée Conakry) que du nord et du centre du Sénégal. Dans cet article, nous ne mettrons pas l'accent sur le peuplement de la Casamance de façon générale puisque, beaucoup d'auteurs en avaient parlé.

En effet, les migrations en direction de la basse Casamance ont revêtu à la fois un caractère pacifique et violent, propulsées vers la fin de la période coloniale par des événements internes aux deux Guinées. Ainsi, il convient de dire d'abord que vers la fin de la période coloniale, les Manjacks de la Guinée Bissau constituaient jusqu'à 1940 la main d'œuvre pour l'exploitation du latex de la forêt Bayotte, autour du village de Toubacouta. En 1946, l'immigration ralentie à cause des effets de la deuxième guerre mondiale, reprend avec une nouvelle vigueur, liée au déséquilibre économique, régnant entre la Guinée et la Casamance.

En 1960, la lutte armée contre la colonisation portugaise en Guinée Bissau provoque un afflux de réfugiés en Casamance, que la proclamation de l'indépendance en 1974 va stopper. Mais de nombreux migrants, malgré des liens très forts qui les rattachent au pays d'origine, demeurent dans les cinq villages de l'agglomération de Bourofaye, où ils ont fondé des familles et où, économiquement, ils ont acquis un certain équilibre aussi bien dans l'agriculture que dans les professions urbaines.

Malgré les profonds bouleversements des cinquante dernières années qui ont marqué les sociétés Mancagne et Manjak, ils ont cependant réussi, grâce à leur remarquable capacité d'adaptation et à leur profonde cohésion sociale, à s'intégrer totalement dans l'univers sénégalais.

¹ De Jonge K., « Migration en Casamance – exemple de Birkama », Leiden Africa-Stdiecentrum, 1977, p. 30. Un rapport de la chambre de commerce de Ziguinchor du 13 mars 1922 signale que certaines populations se trouvèrent dans l'obligation de fuir soit pour ne pas payer les impôts, soit pour ne pas être incorporées dans l'armée française. Les tracasseries administratives et fiscales, les vexations multiples seraient à l'origine de la migration de villages entiers comme à Bourofaye Baïnouk.

En effet, lors de l'indépendance de la Guinée Bissau, en 1974, les réfugiés de la guerre sont, pour la plupart, retournés dans leur pays. Quant aux plus anciens migrants, restés dans l'expectative pendant quelque temps, ils ont finalement préféré demeurer dans l'agglomération et un peu partout en Casamance, où ils ont désormais leurs racines. Et l'organisation, encore mal assurée de la Guinée Bissau, de ce pays trop jeune, les pousse bien souvent à rejoindre le Sénégal.

Concernant l'immigration en provenance de la Guinée Conakry², l'on sait qu'elle concerne essentiellement les peulhs fouta. Dans tous les villages de l'agglomération de Bourofaye, on s'aperçoit çà et là des concessions Peulh. À Toubacouta par exemple, Amadou Diao affirmait que :

« La première installation de mon grand-père en Casamance date vers 1915. Mes parents avaient fondé des villages en Haute Casamance (le village de Médina Yéro Foula). Au lendemain de la 2^{ème} guerre mondiale. La génération de mon père était attirée par le commerce de l'arachide. Nous, notre génération, a immigré au Sénégal après l'indépendance de la Guinée Conakry, du fait qu'on nous a arrachés nos privilèges et nous ne pouvons plus supporter cela, c'est pourquoi nous avons quitté la Guinée. Arrivés ici à Toubacouta, nous nous sommes lancés dans le commerce en faisant la "fraude" et en ouvrant des boutiques puisque les Diola et les Baïnouk sont plutôt occupés par l'exploitation des rizières »

Ces peulhs feront ensuite une rapide progression dans d'autres villages Casamançais où ils se métissent avec les autres ethnies. En plus de ces deux grands foyers, l'immigration dans notre agglomération d'étude, a connu un autre foyer : celui du nord et du centre du Sénégal. En effet, la migration interne était favorisée d'abord par le pouvoir colonial français. Pour développer l'agriculture, la culture de l'arachide, les français, ne pouvant pas compter sur la population locale réfractaire, font appel aux wolofs³. Ensuite vient la période des années 1970 qui est marquée par la sécheresse. Celle-ci provoque une baisse de la pluviométrie, perturbant ainsi la production agricole. Partout dans la sous-région la production baisse et la soudure s'installe.

L'exode gagne les populations qui se dirigent vers le nord et le centre du Sénégal à la recherche d'emploi salarié dans les grandes villes (Kaolack, Dakar, Mbour, Thiès). Au nord et au centre du pays, la sécheresse entraîne un mouvement de populations inverse. Des populations accompagnées de leurs troupeaux et filets arrivent massivement en Casamance à la recherche de terres de cultures, de pâturages et de cours d'eau pour pêcher. Après cette période de soudure, le nombre d'immigrants wolof, sérère, et toucouleur augmente considérablement. On les retrouve aussi bien qu'à Tranquille que dans les autres villages de l'agglomération.

Toutefois, il n'y a pas eu uniquement que des migrations en direction de la Casamance. Boucotte mancagne, Toubacouta, Bourofaye Baïnouk, Bourofaye Diola et Tranquille ont tous connu l'exode avec des populations qui se dirigent vers le nord et le centre du pays; vers la Gambie et vers Bissau. Plusieurs raisons peuvent être convoquées pour expliquer les départs des villageois. D'après les témoignages des villageois la première migration de travail date des années 1920. Il faut quand- même, signaler qu'il est difficile sur la base des enquêtes seulement, de donner des chiffres exacts, du fait du manque de documents écrits sur les villages de notre agglomération d'étude, et surtout parce que ce processus a déjà eu lieu depuis une soixantaine d'années. En effet, pendant la période coloniale les populations Diola et Baïnouk migraient vers

Ziguinchor, où elles s'occupaient du chargement et du déchargement des chalands (bateaux). Après, la récolte du vin de palme, des jeunes femmes accompagnaient des hommes (en général animistes) partaient en villes pour vendre ce produit. Une fois en ville, (Dakar, Banjul) les femmes restèrent pour chercher du travail comme bonne (aide ménage). D'autres hommes surtout les musulmans qui ne pratiquent pas la récolte du vin de palme faisaient des "navétanes". Ils essayèrent de gagner de l'argent ailleurs comme artisans, maçons ou ouvriers, etc.

Le travail d'Alice Hamer montre également une forme d'émigration féminine dans le passé (vers 1975) liée à l'exploitation des palmiers et qui était complémentaire avec celle des hommes. L'auteur montre comment cette émigration était organisée au niveau des familles.

Cette migration est toujours actuelle. Dans les villages de l'agglomération de Bourofaye, ce sont les Manjack, Mancagne et Baïnouk animistes qui vendaient le vin de palme et de la noix qui sont très sollicités en ville. Concernant la migration de vente de vin de palme, elle a été freinée par la forte islamisation. Et nous verrons dans les causes actuelles que d'autres facteurs entraînaient aussi les mouvements de populations.

1.2. Les facteurs qui sont à la basse des migrations actuelles dans l'agglomération de Bourofaye

Une situation nouvelle est créée par l'ensemble du conflit Casamançais, l'introduction d'une économie monétaire, les possibilités de transport, le phénomène moderne de l'éducation, bref l'ensemble de cette configuration nouvelle a bouleversé ou changé le fonctionnement du système antérieur. Ainsi, cette nouvelle situation fera l'objet d'une profonde analyse dans les lignes qui suivent afin d'appréhender la relation entre l'éducation scolaire et migration ; l'attitude des parents, l'effet de la rémunération monétarisée.

1.2.1. Relation entre le phénomène moderne de l'éducation et la migration

² En ce qui concerne l'immigration en provenance de la République de Guinée, Mamadou Saliou Baldé a montré en 1976, que cette immigration s'est opérée durant la colonisation.

³ On trouve de nombreux témoignages de ces causes historiques de la migration en Basse-Casamance dans les documents d'archives suivants: 2 D5- 7 ; 13 G. 37 J. ; 2G. 23 etc. Le rapport Bocandé (1857), présente aussi la genèse de cette politique, laquelle est à l'origine de la création de nombreux villages wolof actuellement situés au Sud de la Basse-Casamance.

En plus des causes historiques que nous avons analysées plus haut, il existe actuellement des facteurs nouveaux qui rendent possible la migration. Le témoignage de Yaya Coly, président du collectif des villages de Boutoupa-Camaraconda, montre que:

*« L'école est aussi une cause d'exode pour la bonne raison qu'il y a pas de continuité dans les villages (avant la création du collège d'enseignement moyen à Bourofaye Diola, qui polarise tous les villages environnants) car si un élève est brillant ou moyen et qu'il a des possibilités de continuer ce ne sera pas au village qu'il le fera ».*⁴



Cliché 07: photos des élèves du collège de Bourofaye Diola lors d'une manifestation culturelle.

Source: clichés Aliou Sène, juin 2010.

Comme partout en Basse Casamance, un grand nombre de jeunes quittent chaque année leurs villages pour aller poursuivre leurs études dans les grandes villes comme Ziguinchor, Bignona, Dakar. Pourtant ce départ des jeunes pour des raisons scolaires est un phénomène assez récent.

Evidemment ce type de migration est facilité par la structure d'accueil, Dakar comme les autres villes offrent les meilleures possibilités d'études. A Toubacouta, à Tranquille et à Bourofaye

Bainouk (sauf Bourofaye Diola) il n'existe que des écoles primaires. Après les études élémentaires (après l'entrée en 6^{ème}), les parents sont obligés d'envoyer leurs enfants en villes pour continuer leurs études. Donc on voit que c'est l'inadéquation du système scolaire qui oblige les élèves à se rendre dans les villes pour poursuivre leurs études. Auparavant les parents hésitaient à envoyer leurs enfants à l'école, de crainte que ceux-ci ne partent pour ne plus revenir et surtout avec le départ de tous les garçons, que toutes leurs terres ne soient pas exploitées.

Mais pour Ibrahima Sané, président de l'Association des parents d'élèves du Cem Bourofaye Diola et secrétaire du chef du village de Toubacouta : *« actuellement le départ de ces jeunes est stimulé par nous les parents qui le voient comme un investissement pourvu que les élèves reviennent à chaque hivernage pour nous aider dans les travaux »*

On voit donc que ces jeunes essayent par la voie d'une scolarisation plus poussée de trouver un emploi scolaire (comme fonctionnaire, enseignant ou employer) qu'ils considèrent comme plus rémunérateur que le travail agricole. Pour les jeunes qui sont aux villages le fait d'aller en ville ne leur enlève pas l'amour des rizières. Cependant pour certains étudiants originaires de ces villages que nous avons rencontrés aux universités de Ziguinchor et de Dakar (pour la majorité d'entre eux), le travail agricole est désormais pour eux un peu dégradant. Nous avons interrogé les collégiens du Cem Bourofaye Diola qui regroupe les trois autres villages de notre aire d'étude, concernant la profession qu'ils souhaiteraient exercer plus tard. Parmi nos élèves aucun n'a pensé devenir agriculteur, ni paysans moderne. Ils disent que le travail qu'ils font pendant l'hivernage pour leurs parents et autres villageois suffit largement. Ils veulent être soit enseignant, directeur ou aller à l'étranger (Europe, USA, etc.), joueurs de foot.

En fonction des témoignages des villageois, nous sommes tentés de proposer quelques tableaux pour illustrer nos propos. Il est difficile d'avoir ici des données exactes à cause de l'absence de documents écrits sur l'histoire de ces quatre villages.

⁴ Témoignage recueilli le mardi 06 novembre 2012 à 20h chez Yaya Coly, à Néma II.

Tableau 01: nombre de jeunes qui étudient hors de leur village avant la création du Collège Bourofaye Diola en octobre 2009.

Villages	Toubacouta	Bourofaye Diola	Tranquille	Bourofaye Baïnouk
avant l'éclatement du conflit casamançais (1965-1980)	8 jeunes	4 jeunes	3jeunes	5jeunes
de l'éclatement du conflit (1982) à la signature du premier cessé le feu à Toubacouta en 1991.	Il y a beaucoup de déplacés	Même constat	Ici aussi les populations avaient déserté le village à cause de l'insécurité	Même remarque que dans les autres villages, ici aussi nous ne disposons pas de chiffre car la plupart des familles avaient quitté le lieu.
De 2004 retour des réfugiés à 2008	Plus de 19 jeunes	A peu près 13 jeunes	Entre 7 à 9 jeunes	Plus de 16 jeunes
Depuis octobre 2009 date de création du Cem Bourofaye Diola jusqu'à aujourd'hui (2014)	5 jeunes	2 jeunes	3 jeunes	7 jeunes

Source : Nous avons recueilli ces informations, le 4 novembre 2012, lors de nos enquêtes en master auprès des notables suivants : Moussa Diémé né en 1944, Ibou Badji 68 ans, Malang Sadio, chef du village de Tranquille, Yaya Coly, né en 1951 et président du collectif des villages de Boutoupa-Camaracouda.

Tableau 02: Opinion des jeunes personnes sur la profession qu'ils souhaiteraient avoir, pour les villages de Bourofaye Diola, Tranquille, Bourofaye Baïnouk, et Tranquille: nombres interrogés, 79 personnes.

Profession	Niveau inférieur ou égal à celui du CM2	Niveau supérieur à celui de la 6ème	Total
Agriculteur	36%	9%	Soit 19%
Non-agriculteur	64%	91%	Soit 81%
Total	100%	100%	100%

Source: enquête que nous avons réalisée avec le club E.V.F. du Cem Bourofaye Diola, le nombre interrogé est de 79 personnes, durant toute l'année scolaire de 2013-2014.

En analysant ces données, nous pouvons dire que les attentes des jeunes interrogés sont liées à une évaluation assez réelle de la situation dans l'agglomération, dans laquelle la vie sociale est un peu difficile. Ainsi ces jeunes affirment que le jour où ils partiront travailler en ville, ils reviendront pour s'installer de manière définitive, que s'ils ne réussissent pas à avoir un emploi durable. Il faut aussi noter que dans ces villages les filles partent en ville pendant les vacances pour travailler comme bonne, et l'argent qu'elles gagnent leurs permettent de payer leurs inscriptions. Ainsi face à ce phénomène, on peut se demander quelle est l'attitude des parents?

1.2.2. Comportement des parents vis-à-vis de la migration

Tout d'abord il est important de rappeler que la souplesse de l'organisation sociale des Mancagne, Diola, Manjack et Baïnouk donne à la femme plus de liberté. L'émancipation des jeunes se fait assez tôt. Dans tous les villages de l'agglomération, nous avons noté l'absence d'une hiérarchie quelconque. Tout cela facilite la mobilité des jeunes. Les parents de ces derniers, comme nous avons vu plus haut avec le président de l'association des parents d'élèves du Cem Bourofaye Diola, ne gênent pas la migration de leurs enfants, sauf quelques exceptions prés. Il s'agit de quelques rares familles Diola fortement islamisées qui en sont réfractaires.

En analysant de façon très approfondie le système de l'éducation, on s'aperçoit que les parents favorisent sur plusieurs plans la migration de leurs enfants. D'abord en les envoyant à l'école du village tout en sachant que cette scolarisation aboutira à la vie urbaine. Puis en leur payant le prix du voyage et enfin en cherchant, à leurs enfants un tuteur en ville. En faisant tout cela, ils veulent que leurs enfants se procurent un travail rémunéré qui puisse leur aider financièrement. Mais la plupart de ces jeunes mettent des années avant de revenir. À ce titre Malang Sadio, nous expliquons comment ils (les

parents) procédaient dans le passé, pour faire rentrer leurs filles au village: « *Nous faisons rentrer toutes les filles récalcitrantes, par la force.*

Nous procédons de la manière suivante: à l'approche de l'hivernage nous sensibilisons au maximum les intéressés et nous les donnons un préavis, en commun accord avec elles, quant à la date de retour. Généralement, les moins têtus rentrent au village, une fois que la date de retour s'approche. Pour ce qui est des récalcitrantes, on se constitue en brigades de rafle ; on se rend à Dakar par exemple et on les ramène par la force. Mais aujourd'hui, les choses ont changé, à cause de la modernité nous sommes maintenant moins réfractaires ».

Avoir aussi un parent bien installé en ville est un facteur qui facilite la migration: ainsi, donc on peut dire que la migration appelle la migration. L'effet démonstratif de la réussite de certains migrants est aussi un facteur (sur le plan moral) qui encourage la migration. L'attraction générale de la vie citadine offrant une plus grande indépendance et une occasion d'échapper à la monotonie de ces villages. La dureté des travaux agricoles, la valorisation actuelle de la migration sont autant de facteurs qui sont à la base de l'émigration dans l'agglomération de Bourofaye. Dans ces villages, nous n'avons pas constaté un afflux massif des villageois vers l'occident, à part trois manjack à Bourofaye Baïnouk qui sont en France. Excepté cela la direction des migrations reste la Gambie, l'intérieur du Sénégal et la Guinée-Bissau.

En somme, on voit donc que les parents favorisent la migration. Et l'école arrache les jeunes de leur milieu d'origine, alors que le système économique les empêche (pour la plupart) de revenir vivre définitivement au village, malgré l'existence des moyens de transport et des routes.

Par ailleurs, les villages de l'agglomération de Bourofaye, ont été beaucoup affectés par le conflit Casamançais. Ces villages ont subi des séries d'attaques et d'agressions par les deux belligérants: l'armée sénégalaise d'une part et le mouvement des forces démocratiques casamançais (MFDC) d'autre part. Le climat d'insécurité, les accusations d'être en connivence avec un tel ou un tel camp et les assassinats ont entraîné des déplacements massifs des populations de 1982, date de l'éclatement du conflit, à 2004. Le régime autoritaire de Yaya

Diamé, en République de Gambie, de 1994 jusqu'au décembre 2016, avait aussi accentué les mouvements de populations dans les villages de Toubacouta, Tranquille et des deux Bourofaye.

C'est dans ce sens que Gaillard⁵ (1997) avait constaté une certaine logique dans la longue dynamique des populations de la Basse Casamance. Il affirmait que : « *ces ethnies sont des mélanges récents de populations d'origines diverses* ». Effectivement, cette nouvelle situation sociopolitique a entraîné des mouvements de populations.

1.3. Rapport entre le morcellement des rizières et la migration dans l'agglomération Il s'agit dans cette partie de voir s'il existe un lien ou un rapport entre le morcellement des rizières et la migration des villageois. Notre zone d'étude est un terroir qui compte des villages qui disposent chacun des rizières et des forêts. Mais après l'application de la loi n°64-46 du 17 juin 1964 (loi appliquée en 1978) relative sur le domaine national, beaucoup d'auteurs avaient démontrés que l'accaparement des terres par l'Etat et des particuliers est à l'origine de l'exode massif. Donc un des facteurs les plus cités par des auteurs comme Van Derkler, Cissé⁶, pour expliquer la migration en Casamance en direction du reste du Sénégal est la pénurie de terres suite à cette loi. Thomas (1964) considère par exemple que l'accroissement de la population est responsable d'une pénurie de rizières qui causerait à son tour une croissance de migration.

Cependant après enquête dans les villages de Toubacouta, Boucotte Mancagne, Tranquille et les deux Bourofaye, il apparaît que ces résultats ne peuvent pas être appliqués à tous les villages casamançais. Si le facteur « *manque de terre* » jouait un rôle, ce serait plutôt aux alentours de la commune de Ziguinchor avec les lotissements de Tranquille et de Boucotte

Mancagne. Ici nous n'allons pas nous y appesantir puisque d'autres auteurs en avaient déjà évoqué. Dans ces cinq villages, nous avons constaté que la surface totale des rizières était suffisante pour nourrir les populations en temps normal. Les rizières de Gounoufa et de Ndiassane, offrent une grande possibilité d'exploitation agricole aux habitants de l'agglomération de Bourofaye. Même si actuellement tous ces villages connaissent une croissance démographique et un morcellement des rizières, cela n'est pas de nature à pousser les paysans à émigrer massivement. Nous mettons ici l'accent sur les terres (rizières) parce que simplement, elles sont au cœur de l'existence des Mancagne, Diola, Baïnouk et Manjack dans ces villages. Les premières familles qui les avaient découvertes étaient attirées, et motivées par leur fertilité. De tous les chefs de ménage les dix pourcent des villageois les plus riches en terres avaient 6 à 7 parcelles à Bourofaye Diola par exemple, alors que les moins aisés possédaient environ 1 parcelle. Cette situation est sensiblement la même dans les autres

⁵ Gaillard, affirme que l'influence de l'empire du Gabou est remarquable dans cette région. En effet, Cacheu (zone nord-ouest de la République de Guinée-Bissau peuplée par les Manjacks) et le Sud du Sénégal apparaissent comme une zone de rencontre, fruit des dominations successives de l'empire du Mali et du royaume du Gabou, ainsi que point de départ d'une longue colonisation portugaise. Pour Mendy, (2007), l'espace sénégalais n'a pas non plus échappé à cette domination du Gabou qui s'est soldé par le peuplement actuel de la Casamance, avec une extrême diversité des peuples venus de tous les horizons et mus par des motivations très variées. Toujours dans cette même lancée Bouju (1994) souligne que le processus historique de peuplement du littoral ne saurait nier les similitudes entre les populations installées sur le proche littoral depuis la Casamance jusqu'en République de Sierra Leone. Roche C., Conquête et résistance des peuples de Casamance (1850-1920), Service de reproduction des thèses, Université de Lille II, Lille, 1974, p351.

Roche C., « Portraits des chefs Casamançais du XIX^{ème} siècle », Archives Nationales du Sénégal.

⁶ Van Der Klei se demande, quelle utilité publique une telle allocation de terres pourrait offrir au pays (Sénégal), lorsqu'on sait que d'autres cas d'expropriations similaires se sont produits en Casamance, au profit de sociétés privées dans lesquelles quelques particuliers privés sénégalais sont inclus.

Les travaux de Cissé, 1983, montre que le découpage des communautés rurales a entraîné le non-respect des unités socioculturelles et a aggravé les conflits de terres.

villages où les premières familles qui se sont installées disposent la majorité des terres. Et pourtant il n'y a aucune différence dans le taux de migration saisonnière des deux groupes (ceux qui ont six à sept parcelles et ceux qui ne disposent qu'une seule parcelle). De chaque groupe la moitié partait régulièrement pendant la saison sèche, Durant les années de sécheresses de 1972-73 et même actuellement, pour travailler ailleurs et gagner de l'argent.

Nous avons recensé dans les cinq villages neuf ménages qui se sont déplacées Durant cette période de sécheresse, pour des raisons d'emploi. Ces déplacements s'expliquent par le fait que certains paysans possédant beaucoup de rizières, partent pour gagner de l'argent qui leur servira à employer des associations de travail sans lesquelles il leur serait impossible de mettre toutes leurs rizières en valeur. Ibou Badji⁷, un notable à Toubacouta explique que:

« Je me déplacé souvent pour la récolte du vin de palme (...) et ce que je gagne à l'issue de ma campagne, je l'utilise pour le paiement de l'engagement des associations de culture et de repiquage... ». Si on analyse bien ces propos nous disons qu'actuellement dans les villages de Toubacouta, et Bourofaye Diola, la relation entre migration et manque de terres est pratiquement très faible. Toutefois, le facteur de manque de terres jouait un rôle peut être dans l'autre Bourofaye (celui à dominante Baïnouk) où les terres prêtées ont été confisquées par les Diola. Excepté ce fait, le « problème de manque de terres » ne se pose pas dans les trois autres villages. Donc, la thèse selon laquelle en Basse Casamance les migrations auraient comme cause une pénurie de terres ne peut être soutenue dans tous les villages.

2. L'impact de la migration dans l'agglomération de Bourofaye

Après avoir montré les facteurs historiques et actuels qui sont à la base des migrations dans notre agglomération d'étude, nous allons maintenant analyser les impacts des migrations sur l'exploitation agricole et sur les comportements et sur les modes de vie des villageois. Car n'oublions pas que la survie des populations de ces cinq villages, dépend en grande partie des rizières que nous avons citées plus haut. *Les mutations dans le fonctionnement des exploitations agricoles: le manque de mains d'œuvre*

Si la plupart des auteurs¹⁰ comme Cissé¹¹, révèlent l'émigration comme une source supplémentaire de revenus pour les ménages ruraux, il n'en demeure pas moins que cette émigration reste quelque part contraignante sur le fonctionnement des exploitations agricoles. Avec la migration des jeunes, certains travaux le labour de fin de cycle, c'est-à-dire le travail qui se faisait après les récoltes, sont délaissés. Nous avons constaté qu'il se faisait moins qu'avant à cause de l'absence des jeunes. C'est le cas aussi de l'entretien des digues au niveau des rizières. Les jeunes garçons apprenaient au paravent à récolter le vin de palme, à bien danser les rythmes traditionnels, à faire de la chasse; mais à cause de l'école et des influences des

¹⁰Diagne P. M., « Notes sur les coutumes Diola du Fogny », Bulletin de l'Enseignement de l'Afrique Occidentale Française, n°83, Avril-Juin 1933, pp.85 – 106.

Journet O., « Rôles et statuts de femmes dans la société Diola de Basse-Casamance », thèse de doctorat de 3^e cycle, université de Lyon, Juin 1975.

Le Prince J., « Les Bayottes » ; A travers le monde, n.s. IIe année, 7 octobre 1905, n°40, pp. 313-316.

Loquay A., «Thionck-Essyl en Basse-Casamance – Evolution de la gestion des ressources renouvelables», thèse de doctorat de 3^e cycle, université de Bordeaux III, U.E.R. de géographie, Novembre 1939, p.349.

Marzouk Y., « Stratégie et Aménagement Paysans. Deux Ecotypes humains en Basse-Casamance à partir des monographies de Kamobeul et Niandane ». Dakar, Juin 1981, p.193.

Paolo Palmeri, Retour dans un village diola de la Casamance. Chronique d'une recherche anthropologique au Sénégal, Paris, L'Harmattan, 1995, chapitre XVIII, p. 397.

Metge P., « Politiques migratoires. Les migrations et la transformation de la société rurale traditionnelle au Sénégal » In petit-Pont Marvenu, Paris, éd. Structure tradi Et développement Eyrolles, 1968.

Storm R., « La contribution de la migration dans les budgets ruraux en Basse-Casamance (Sénégal) », Leiden, Afrika-studiecentrum, 1977, p.16.

Thomas L.V., « Esquisse sur les mouvements de populations et les contacts socioculturels en pays Diola (BasseCasamance) », Bulletin de l'IFAN 22, B, 3-4, Juillet-Octobre1960, pp.486-508.

¹¹CISSE, A. (1983). « Système foncier et développement rural chez les Diola du bassin versant du Kamobeul Bolon (Basse-Casamance, république du Sénégal), thèse de doctorat de 3^e cycle, Paris, EHESS, 607 p.

Cette thèse de troisième cycle est une étude sur l'évolution des systèmes agraires dans le Bandial. Il comporte une analyse du système foncier dans les villages situés sur le bassin versant du Kamobeul ainsi que des conditions d'application de la réforme foncière dans ce terroir. L'ouvrage comporte une analyse sur le fonctionnement des exploitations et une étude des causes et des conséquences de l'émigration dans le Bandial.

L'auteur recommande concernant l'émigration des jeunes un compris à l'issue duquel les migrants partiraient assez tard et reviendraient assez tôt. En ce qui concerne la réforme foncière Cissé recommande la constitution d'une commission de contrôle.

cultures ou des valeurs urbaines les jeunes (la majorité) dans ces villages n'ont pas pu apprendre ces techniques ancestrales.

Les travaux de Van Loo et Star⁸, ont montré qu'en Basse-Casamance 30% des jeunes garçons sont absents de leur village, en 1972, à cause de la scolarisation ou de l'emploi. Il faut donc ajouter à cela les déplacés du conflit casamançais. Toutes ces absences diminuent la production agricole, dans la mesure où une partie importante de la main-d'œuvre n'est

⁷ Ibou Badji, 69 ans et notable à Toubacouta nous disait lors de notre entretien du 04 au 10 novembre 2013 chez lui, que l'argent qu'il a peu gagné lui a servi de payer les associations de travail.

⁸ Van et Sarr (1972), La Basse-Casamance, Sud-ouest du Sénégal. Données de base démographiques et Socioéconomiques.

pas dans les villages au moment opportun, c'est-à-dire pendant les labours et les semis ou au moment des récoltes. Aujourd'hui encore, avec le phénomène des motos "Jakarta", il y a un bon nombre de jeunes garçons qui désertent les villages, pour devenir des conducteurs de motos à Ziguinchor et/ ou à Bignona.

Or, les rizières de Gounoufa, de Ndiassane et de Souba que partagent les quatre villages, exigent que les terres soient entretenues, tout au long de l'année; et l'absence de bras pendant plusieurs mois (9 mois voir plus) entraîne le recul de l'activité agricole. L'émigration des filles et leur rentrée tardive entraînent des conséquences sérieuses sur le calendrier agricole. En effet,

Bacary Diatta⁹, indique que : « à cause de l'absence de plusieurs membres de notre famille, nous diminuons les surfaces à cultiver et nous faisons recours aux associations de travail. ».

Cela montre à quel point le manque de main-d'œuvre peut impacter sur les activités agricoles.

2.1. Les impacts de la migration et du conflit casamançais sur les activités socioéconomiques et sur les surfaces cultivables

Dans les villages de l'agglomération de Bourofaye, comme dans le milieu rural en général, le manque de main d'œuvre et de moyens financiers constituent un véritable blocage du calendrier culturel et de faibles rendements agricoles. Une analyse de l'ensemble des activités qui se déroulent dans le territoire de l'agglomération de Bourofaye permet de montrer la répartition du temps libre et du temps actif entre les 3 catégories de la population : femmes, hommes et enfants, pendant les deux saisons sèche et humide. Nous avons observé que les femmes disposent moins de temps libre même si leurs tâches demeurent moins rudes que celles des hommes. Il faut souligner que le riz occupe une part prépondérante dans le calendrier de travail surtout en saison des pluies. Pour les deux saisons, nous remarquons également l'importance des travaux domestiques dans les jardins de cases, le maraîchage et le puisage de l'eau par les femmes et les enfants. La règle sociale dans l'agglomération veut que les jeunes garçons et les jeunes filles qui sont partis en exode rentrent au village pour participer aux travaux qui requièrent toute la main d'œuvre disponible. Cependant, dans notre zone d'étude, le maintien d'une forte emprise villageoise sur les jeunes se dégrade de plus en plus à cause de l'insécurité. Les migrants reviennent rarement ou ne reviennent plus en hivernage pour aider leurs parents aux travaux champêtres. A cause du conflit, donc de l'insécurité, le compromis heureux qui s'était établi entre l'organisation traditionnelle et les nouveautés introduites comme la scolarisation et les migrations en ville se détériorent de plus en plus. En plus des conditions de travail très pénibles, l'insécurité n'incite pas les jeunes à revenir dans les villages pour participer aux travaux de labour ou de repiquage. Les tâches à effectuer en saison sèche sont l'entretien des guides et la fumure. Ils sont désormais négligés car la main d'œuvre manque. Les superficies cultivées sont devenues faibles. En Somme, même s'il est vrai que la sécheresse a réduit les terres cultivables, l'insécurité liée à la crise casamançaise a réduit considérablement ces surfaces cultivables.

2.2. Comportements et attitudes créés par la migration dans l'agglomération

Avec les mouvements de populations, il y a beaucoup de changements dans les relations. Au plan culturel, nous avons constaté une intégration progressive des valeurs culturelles urbaines dont la plupart s'inscrivent en faux avec les traditions Manjack, Bainouk et Diola. Les clivages nouveaux sont apparus à Tranquille, à Bourofaye Bainouk, à Toubacouta et à Bourofaye Diola, entre ceux qui sont confrontés aux habitudes urbaines et ceux qui ne sont jamais sortis de leur village. L'autorité parentale baisse vis-à-vis des jeunes émigrés qui détiennent désormais un pouvoir économique nouveau. Face à cette nouvelle situation, Raimond Diandy¹⁰, affirme que : « les parents (la majorité) sont responsables car malgré les mauvaises conditions dans lesquelles nos enfants vivent à Dakar, nous ne cherchons pas à leur dire de rester à Bourofaye, mais plutôt à les encourager à partir. Ceci parce qu'à chaque fois ils nous rapportent de l'argent. Et la plupart des maisons que vous voyez en tôles, c'est grâce à nos enfants qui sont hors d'ici. Cependant, je suis contre les enfants qui vont dans les grandes villes pour ne plus revenir ».

Au tout début de l'installation des populations jusqu'à la génération qui s'est mariée dans les années 1970, les filles et les garçons ne se rencontraient pas en dehors des danses traditionnelles. Et quand une fille avait un fiancé, elle le voyait peu. Les uns et les autres s'arrangeaient toujours pour que leurs chemins ne se croisent pas, en empruntant une autre voie. A Tranquille comme dans les trois autres villages, les filles animistes qui partaient pour la vente du vin de palme, le faisaient surtout en compagnie des parents, tandis que les filles bonnes (chrétiennes ou musulmanes) demeuraient en ville chez un parent-tuteur.

Cette situation est actuellement complètement différente. En effet, pendant l'hivernage dans ces villages, les jeunes filles et garçons se rencontrent régulièrement aux bals organisés dans les écoles primaires (maintenant au collège de Bourofaye Diola qui dispose depuis 2014 des panneaux solaires). Les jeunes se rencontrent aussi au cours des fêtes organisées par des associations culturelles et sportives. Il faut signaler encore que sur ce plan culturel, les danses modernes : rap, cabo-love, mbalack, break danse sont aussi populaires que les danses traditionnelles, comme le "Ekonkoine" (danse diola), "Pisycko" chez les Mancagne.

À Dakar comme dans les autres grandes villes (Banjul, Mbour), certaines filles n'habitent plus chez un tuteur, mais entre elles, ce qui leur donne une plus grande liberté qu'auparavant. Les élèves qui partent en vacances ont eux aussi une certaine liberté. La liberté sur le plan sexuel, a eu pour résultat dans les villages que nous avons étudiés, un nombre

⁹ Bacary Diatta est un surveillant au Cem Kenia et en même temps il demeure avec sa famille à Bourofaye Bainouk où il exploite ses rizières. Nous l'avons interviewé, le 7 novembre 2012, dans son CEM.

¹⁰ Reymond Diandy est un cultivateur et adjoint du président de l'association des parents d'élèves du Cem Bourofaye Diola, il est né en 1959. Nous avons recueilli ce récit le samedi 10 novembre 2012, le matin chez lui à Bourofaye Diola.

important de filles-mères. Nous avons aussi constaté dans l'unique C.EM, qui regroupe les villages de Toubacouta, Tranquille et des deux Bourofaye, un nombre croissant de jeunes filles célibataires enceintes. Interrogés sur ce phénomène, beaucoup de garçons trouvent cela comme un prestige:

ils s'en glorifient. Donc, l'un des changements majeurs que nous pouvons observer dans la migration des jeunes villageois, est cette grande liberté qui pour une fille peut hypothéquer son avenir une fois qu'elle est enceinte. Parmi les attitudes ou comportements créés par la migration dans ces villages, il y a le choix du conjoint, qui est de plus en plus hors du cercle familial, malgré l'opposition des parents (anciens). Les mariages mixtes sont aussi très nombreux dans les cinq villages. Toujours parmi les nouvelles attitudes créées par la migration, nous avons l'émancipation des jeunes. Auparavant, un jeune n'avait pas le droit de prendre la parole au cours d'une réunion et même les jeunes étaient rarement convoqués. Actuellement, cette situation est en train de changer. Certains jeunes jouissent d'une certaine confiance de la part des vieux, du fait de leur niveau d'instruction ou la fonction qu'ils occupent. Ainsi El hadji Sané, notable à Toubacouta affirme que: « *maintenant ce sont les jeunes qui nous éclairent sur certaines questions ou phénomènes que nous ne comprenons pas* ».

En fait, dans tous ces villages, on constate que les jeunes sensibilisent leurs parents sur les enjeux des élections locales par exemples, afin de mieux défendre leurs intérêts. Ces jeunes qui retournent aux villages et les groupes ethniques récemment venus se retrouvent dans des associations pour défendre leurs terres.

Conclusion:

En guise de conclusion, nous pouvons dire que les facteurs stimulant la migration dans les villages de Toubacouta, Tranquille et des deux Bourofaye sont multiples. L'introduction de la culture d'arachide et des impôts pendant la période coloniale avait entraîné le déplacement de certaines personnes dans cette partie du Sénégal. Ainsi les Manjacks de la Guinée Bissau, les wolofs et toucouleurs constituaient dès lors la main d'œuvre agricole pour l'exploitation du latex aux alentours de notre zone d'étude, dans la forêt Bayotte, et pour la culture de l'arachide¹¹. Ces mouvements s'accroissent avec la sécheresse des années 1970, la guerre de libération en Guinée Bissau et l'insécurité en Casamance. Ainsi, les villages de Bourofaye Diola, Tranquille, Bourofaye Baïnouk et Toubacouta vont connaître des mutations socioculturelles à cause du phénomène moderne de l'éducation, du développement économique, de la situation sociopolitique de la Gambie et des deux Guinées.

Concernent l'éducation, les parents en envoyant leurs enfants à l'école (tout en sachant que les élèves finiront leurs études en ville) favorisent l'émigration. Les conséquences qu'on peut en déduire sont : la liberté des jeunes, l'introduction des cultures urbaines dans les villages et l'influence des jeunes dans la gestion de certaines affaires villageoises. Il apparaît aussi que le morcellement des terres au profit des nouveaux groupes, n'est pas une cause de l'émigration des villageois. Il y a certes une relation entre émigration et l'exploitation des rizières dans le sens où les soutiens en argent que les émigrés envoient aux parents permettent de payer les associations de culture (groupes de jeunes travailleurs). Mais aussi la migration des jeunes entraîne l'abandon de certaines activités comme le labour de fin de récolte et la diminution des surfaces à cultiver. Enfin, nous avons aussi traité dans cet article, l'apparition de nouveaux comportements.

Bibliographie:

- [1]. Alliot, Michel « Coutume et mythe L'Année sociologique, 3ème série, 369-383. 1965a "Christianisme et droit traditionnel au Sénégal (1953-54), » in Etudes d'histoire du droit canonique (dédiées à Gabriel Le Bras), tome II, 1029-1040. Paris, Sirey.1965b ISRA Djibélor, 1997 – « Diagnostic Participatif de la Basse Casamance », Ziguinchor: 70p.
- [2]. BERENGER F., « Etude sur les populations de Casamance », Revue anthropologique, Tome 3, 1874, pp.445-461.
- [3]. Carreira A. et Meirreles A. M., « Quelques notes sur les mouvements migratoires des populations de la province portugaise de Guinée », Bulletin de l'IFAN, série B.T 22, 1960, n°34, p. 390.
- [4]. Le Prince J., « Les bayottes à Travers le monde », n.s. IIe année, 7 octobre 1905, n°40, pp. 313-316.
- [5]. Manuel Alvares O., « L'identité humaine des Rivières du Sud », Témoignage de 1615, publié et traduit par Haïr, 1990, pp 187-191.
- [6]. Péliissier, Paul, Les paysans du Sénégal: les civilisations agraires du Cayor, à la Casamance, Paris, Saint-Yrieix, 1966, 939 p.
- [7]. Tambadou M., Les Convergence culturelles au sein de la Nation Sénégalaise, Ministère de la culture, Acte du colloque de Kaolack, 8-13 Juin 1994, 354 p.
- [8]. Thomas L.V., « Esquisse sur les mouvements de populations et les contacts socioculturels en pays Diola (Basse-Casamance) », Bulletin de l'IFAN 22, B, 3-4, Juillet-Octobre 1960, pp.486-508.
- [9]. Roche C., « Conquêtes et résistances des peuples de Casamance, (1850-1820) », Service de reproduction des thèses, Université de Lille II, Lille, 1974, pp. 105-117.

¹¹ Les migrations africaines: sous la direction d'Anclle, J.L. (Dossiers africains), Maspero, 1976, pp.69-70.